

Le Clezio - Ariane

Französisch	Deutsch
<p>Au bord du fleuve sec, il y a la cité des HLM. C'est une véritable cité en elle-même, avec des dizaines d'immeubles, grandes falaises de béton gris debout sur les esplanades de goudron, dans tout le paysage de collines de pierres, de routes, de ponts, avec le lit de galets poussiéreux du fleuve, et l'usine de crémation qui laisse flotter son nuage âcre et lourd au-dessus de la vallée. Lci, on est loin de la mer, loin de la ville, loin de la liberté, loin de l'air même, à cause de la fumée de l'usine de crémation, et loin des hommes, parce que c'est une cité qui ressemble à une ville désertée. Peut-être qu'il n'y a personne en vérité, personne dans ces grands immeubles gris aux millies de fenêtres rectangulaires, personne dans ces cages d'escalier, dans ces ascenseurs, et personne encore dans ces grands parkings où sont arrêtées les autos ? Peut-être que ces fenêtres et ces portes sont murées, aveuglées, et que plus personne ne peut sortir de ces murs, de ces appartements, de ces caves? Mais ceux qui vont et viennent entre les grandes murailles grises, hommes, femmes, enfants, chiens parfois, ne sont-ils pas comme des fantômes sans ombre, insaisissables, introuvables, aux yeux vides, perdus dans l'espace sans chaleur, et ils ne peuvent jamais se rencontrer, jamais se trouver, comme s'ils n'avaient pas de vrai nom.</p>	<p>Am Ufer des Flusses trocken, gibt es die Stadt der HLM. Das ist eine große Stadt selbst, mit Dutzenden von Gebäuden, großen Felsen aus Beton grau stehen auf den Plätzen Teer, in dem Hügelland Steinen, Straßen, Brücken, mit dem Bett Rollen Staub des Flusses, und das Werk Feuerbestattung lässt seinen Wolken schweben bitter und schwer über dem Tal. Hier ist man weit vom Meer, weit entfernt von der Stadt, weg von der Freiheit, weg von der Luft, auf Grund der Rauch der Krematorien Werk, und weg von den Menschen, weil es eine Stadt , die wie eine Stadt hängen. Kann, daß niemand in der Tat, in diesen großen grauen Gebäude an Tausenden von rechteckigen Fenstern, diese Person in Treppenhäusern, in diesen Aufzügen und Person wieder in die großen Parkplatz, wo werden die Autos ? Kann sein, dass die Fenster und die Türen sind walled, blind gemachten, und dass kann niemand mehr aus diesen Mauern, diesen Wohnungen, der Keller? Aber diejenigen, die kommen und gehen zwischen den großen grauen Mauern, Männer, Frauen, Kinder, Hunde manchmal sind sie nicht als Geister sas Schatten, unpfändbar, nicht gefunden werden, die Augen leer, verloren im Raum, ohne Hitze, und sie können nicht auftreten, sich niemals zu finden, als wenn sie keine echten Namen.</p>
<p>De temps en temps passe une ombre, fuyante entre les murs blancs. On voit le ciel parfois, malgré la brume, malgré l'épais nuage qui descend de la cheminée de l'usine de crémation, l'ouest. On voit des avions aussi, un instant échappés des nuées, traçant derrière leurs ailes étincelantes de longs filaments cotonneux.</p>	<p>Von Zeit zu Zeit ein Schatten, fuyante zwischen den weißen Wänden. Man sieht den Himmel manchmal, trotz des Nebels, trotz der dicken Wolke, über dem Kamin im Werk von Krematorien im Westen. Man sieht auch Flugzeuge, einen Moment entkamen die Wolken an, die hinter ihren Flügeln glitzernden langen Fäden Baumwolle.</p>
<p>Mais il n'y a pas d'oiseaux par ici, ni de mouches, ni de sauterelles. Parfois il y a une coccinelle égarée sur les grands parkings de ciment, Elle marche sur le sol, puis elle essaie d'échapper, volant lourdement vers les bacs à fleurs pleins de terre craquelée, où il y a un géranium brûlé.</p> <p>Il y a es enfants aussi, parfois. Arrêtés devant la porte des immeubles, ils ont jeté leurs cartables par terre, et Ils jouent, ils crient, Ils se battent. Mais cela</p>	<p>Aber es gibt keine Vögel hier keine Fliegen oder Heuschrecken. Parfois gibt es eine verlorene Marienkäfer auf den großen Parkplätzen Zement Sie geht auf den Boden, dann versucht sie zu entgehen, Steuer schwer in die Blumenkästen voller Risse Land, wo die Geranien verbrannt.</p> <p>Es gibt es auch Kinder, die manchmal. Haltestelle vor der Tür der Gebäude, sie warfen ihre Reisetaschen auf dem Boden, und sie spielen, sie</p>

ne dure pas longtemps. Ils rentrent dans les alvéoles, entre les murs, et on entend la voix des téléviseurs qui grognent, qui ricanent, qui chantonnent. Ou bien, tout d'un coup, quand la nuit tombe, il y a le bruit déchirant des cyclomoteurs, et la troupe passe à toute vitesse en zigzaguant à travers les parkings, en tournant en rond autour des poteaux électriques. Dix, vingt motos peut-être, et tous les garçons portent des masques de piexiglas, des blousons de simili-cuir noir, des casques oranges ou tricolores. Le bruit de leurs engins se répercute sur les murs de ciment, rugit dans les couloirs, dans les souterrains, fait aboyer quelques chiens.

Puis ils s'en vont, d'un seul coup, et on entend le bruit de leurs moteurs qui décroît, qui s'éteint entre d'autres murs, au fond d'autres boyaux souterrains.

Quelquefois ils vont au-delà de l'usine de crémation, vers le haut du vallon de l'Ariane, ou bien ils remontent les virages qui vont jusqu'au cimetière, ils grimpent le raidillon de la Lauvette. C'est un bruit étrange comme celui d'un troupeau de bêtes sauvages, qui crie et rugit dans la nuit, fait roler des échos au fond des ravins obscurs. C'est un bruit qui fait naître la peur, parce qu'il vient de tous les côtés à la fois, incompréhensible, presque surnaturel.

La nuit, l'air froid souffle sur les immeubles et sur les parkings, comme sur des plateaux de pierres. Le ciel est noir, sans étoiles, sans lune, avec la lumière aveuglante des grands pylônes de fer qui fait ses plaques sur le goudron. Le jour, la lumière du soleil se réverbère sur les murs couleur de ciment, prisonnière des nuées lourdes, et le silence qui est à l'intérieur de cette lumière est sans fin. Il y a des reflets, il y a des ombres. Il y a des passages d'autos sur la grande route qui longe le fleuve, et, plus bas, sur l'autopont. Les moteurs vibrent et roulent sans cesse, entre les hautes falaises, camions des cimenteries, camions de bois, d'essence, de briques, camions de viandes ou de lait. Les autos vont vers les supermarchés, ou en reviennent, aveugles, comme si personne vraiment ne les conduisait.

Aujourd'hui, lundi de Pâques, la grande cité des HLM est encore plus vide, encore plus vaste. Le ciel est gris, il y a un vent froid qui souffle le long du fleuve

schreien, sie kämpfen. Aber es dauert nicht lange. Sie kehren in die Hohlräume zwischen den Wänden, und man hört die Stimme Fernsehgeräte, die brummen, die kichern, die chantonnent. Oder plötzlich, wenn die Nacht fällt, gibt es Lärm zerreißt Mopeds, und die Truppe fährt mit hoher Geschwindigkeit im Zickzack durch die Parkplätze, indem Sie im Kreis um die Strommasten. Zehn, zwanzig Motorräder kann, und alle Jungen tragen Masken piexiglas, Jacken von simili-Leder schwarz, orange oder Kopfhörer Trikolore. Der Ton ihrer Maschinen sich auf die Wände von Zement, brüllt in den Gängen, in Kellern, ein paar Hunde bellen.

Und sie haben sich gehen, mit einem Schlag, und man den Lärm der Motoren, der sinkt, die sich unter anderen Wände, an der anderen unterirdischen Stollen.

Manchmal werden sie über das Werk von Krematorien nach oben des Tales der Ariane, oder Sie gehen die Kurven, die zum Friedhof, sie erhöhen die raidillon der Lauvette. Es ist eine merkwürdige Geräusche wie ein troupeau von Tieren, die schreit und brüllt in der Nacht, ist roler Echos im Hintergrund des Schluchten unklar. Es ist ein Ton, lässt die Angst, weil es von allen Seiten auf einmal, unverständlich, fast unheimlich.

Die Nacht, die kalte Luft brennt auf den Gebäuden und auf den Parkplätzen, wie Platten aus Stein. Der Himmel ist schwarz, ohne Sterne, ohne Mond, mit dem blendenden Licht der großen Stützen des Eisens, die ihre Platten auf Asphalt. Tag, lumière des soleil sich auf Laternenmast Farbe die Wände von Zement, Gefangene der Wolken schwer, und das Schweigen ist l'intérieur dieses Lichtes ist endlos. Es gibt Reflexe Es Schatten gibt. Es gibt Passagen Auto auf die Straße, die entlang des Flusses, und unten, auf Überführung. Die Motoren vibrieren und fahren immer, zwischen den Klippen, camions des Zementwerke LKW Holz, ESSEC, Ziegel, LKW von Fleisch oder Milch.

Die Autos werden in Supermärkten, oder wieder, blind wie wenn jemand wirklich nicht führte.

Heute Ostermontag, die große Stadt der HLM immer mehr leer, immer größer. Der Himmel ist grau, es gibt eine Kälte, die vent Atem am Fluss trocken aus

sec, qui remonte entre les murs des digues, entre les hautes alaises des immeubles. La lumière blanche des nuages brille sur les fenêtres, jusqu'au seizième étage, elle fait des sortes d'éclairs qui bougent, des soes de reflets. Il y a des ombres pâles sur les grands parkings vides.

Les hommes ne sont pas là, aujourd'hui, ils ont disparu. Il n'y a que les carcasses des voitures immobiles, pareilles à celles des grands cimetières de voitures, là-bas, un peu plus en amont du fleuve. C'est un jour pour elles, un jour de carcasses abandonnées, sans moteurs, sans portières, sans routes, phares crevés, glaces brisées, capots béants qui montrent le vide noir d'où les culasses ont été arrachées.

Dans les rues vides, il y a quelques enfants qui courent après un ballon blanc et noir, il y a quelques femmes qui sont arrêtées au bord du trottoir, et qui parlent. Parfois, il y a de la musique. Elle sort d'une fenêtre grande ouverte malgré le vent froid: une musique loude, aux accents traînants, avec une drôle de voix aiguë qui chevrote interminablement, et les mains des hommes qui applaudissent en cadence. Pour qui chante cette voix ? Le silence, au-delà, est si grand, si long! Le silence vient des montagnes rases, dont la courbe se perd dans les nuages, le silence vient des routes, du lit du fleuve sec, et, de l'autre côté, au loin, de la grande autoroute sur les piliers géants. C'est un silence âpre et froid, un silence crissant de poussière de ciment, épais comme la fumée sombre qui sort des cheminées de l'usine de crémation. C'est un silence d'au-delà des grondements des moteurs. En haut des collines, du côté du cimetière, il vit, ce silence, mêlé à l'odeur âcre de la fumée de l'usine de crémation, et il descend lourdement sur le fond de la vallée, sur les parkings des HLM, il va jusqu'au fond des caves sans lumière.

Ici marche Christine, le long des hauts immeubles, sans regarder, sans s'arrêter. Elle est grande et svelte, surtout avec son jean de velours noir et ses

dem Jahr zwischen den Wänden der Deiche, Kanten zwischen hohen Gebäuden. Das weiße Licht der Wolken scheint die Fenster bis zum sechzehnten Stock, der sie Arten von Blitzen, die bewegen, die soes Reflexe. Es ist der Schatten Latten auf den großen Parkplätzen leer.

Männer sind dort pro Jahr, heute sind sie verschwunden. Es gibt nur Die Körper von Autos ruhige, pareilles zu den großen Friedhöfen Autos, dort ein wenig oberhalb des Flusses. Es ist ein Tag für sie, einen Tag carcasses aufgegeben, ohne Motoren, ohne Türen, ohne Straßen, Scheinwerfer Risse, Eis gebrochen, Motorhauben béants die Lücke, die zeigen, wo die schwarzen Zylinderköpfe wurden gerodet.

In den leeren Straßen, gibt es einige Kinder, die laufen nach einem Ball schwarz und weiß, gibt es einige Frauen, werden am Bordstein, und die reden. Manchmal gibt es die Musik. Sie aus einer Fenster weit offen, trotz der kalten Wind: Musik loude, den Akzente Schleppnetzfisherei mit einer seltsamen Stimme, die akute chevrote interministerieller trator, und die Hände der Menschen, die klatschen im Takt. Für diese Stimme, die singt? Das Schweigen darüber hinaus ist so groß, so lang! Die Ruhe kommt Befestigungen dem Erdboden gleichgemacht, die Kurve geht in die Wolken, die Ruhe kommt der Straßen, des Flusses, trocken, und auf der anderen Seite, weg von der Autobahn auf die große piliers Riesen. Es ist ein Stille herb und Kälte, Stille criss Staub von Zement, dick als dunkler Rauch aus den Schornsteinen der Krematorien Werk. Es ist ein Schweigen über die Irritationen des Motoren. Auf den Hügeln, auf dem Friedhof, er lebt, dieses Schweigen, das sich bitter mit dem Geruch von Rauch und das Werk von Krematorien und lourdement Es kommt auf die Talboden, auf den Parkplätzen der HLM, wird es bis zum Ende der Keller ohne Licht.

Hier geht Christine, entlang der hohen Gebäuden, ohne zu schauen,

bottes courtes à talons très hauts. Elle porte aussi une veste de plastique blanc sur un pull rayé rouge et blanc. Ses cheveux blonds sont noués en queue de cheval, et elle a des boucles en métal doré qui pincement les lobes de ses oreilles. Le vent froid balaie la rue sans fin, venu de la mer, là-bas, e l'autre côté es collines, et qui remonte la vallée du fleuve en soulevant des poussières. C'est encore un vent d'hiver, et Christine se serre dans sa veste de plastique, elle ferme le col avec sa main droite, tandis qu'elle enfonce sa main gauche dans la poche arrière du pantalon, sur sa fesse.

Il y a tant de silence qu'elle entend le bruit de ses talons résonner à travers tous les dédales des parkings, sur tous les murs des grands immeubles, et même jusqu'au fond des caves. Mai c'est peut-être le froid qui l'empêche d'entendre autre chose. Ses talons cognent sur le ciment du trottoir, en faisant un bruit métallique, dur, insistant, qui résonne beaucoup à l'intérieur e son corps, dans sa tête.

Tandis qu'elle marche, de temps en temps elle cherche à se voir, dans les vitres des camionnettes arrêtées, ou bien dans les rétroviseurs extérieurs des gros camions. Elle cherche à se voir, avec un peu d'anxiété, en penchant un peu la tête, les yeux plissés. Dans les petits miroirs convexes, comme au milieu d'une brume bleue, elle voit alors sa silhouette noire et blanche qui avance comme en dansant, longues jambes, longs bras, corps évasé aux hanches, et petit visage en tête d'épingle entouré par ses cheveux couleur d'or. Puis le visage grandit, grossit, jusqu'à se déformer un peu, long nez, yeux noirs écartés comme ceux d'un poisson, bouche couleur cerise qui sourit et montre

ses dents très blanches. Autrefois, Christine aurait ri à chaque fois, devant son reflet déformé. Mais maintenant l'anxiété est trop forte, et elle cherche à refaire son vrai visage, son vrai corps, à partir de l'image gotesque, tout en fermant les yeux, lorsqu'elle a dépassé le miroir.

Elle ne sait pas pourquoi elle a tellement besoin de se voir. C'est au-dedans d'elle, cela poigne et fait mal presque, et quand elle a marché longtemps dans la rue sans rien trouver d'autre que son reflet gris dans les vitrines, ou son visage déformé dans les rétroviseurs des autos, elle cherche un miroir, un

ohne zu stoppen. Sie ist groß und schlank, vor allem mit seinem samtene schwarzen Jeans und Stiefel kurze Absätze sehr hoch. Desgleichen Jacke aus Kunststoff auf einem weißen Pullover gestreift rot und weiß. Seine blonden Haare sind hergestellt in Pferdeschwanz, und sie hat goldene Schleifen aus Metall, die schürzen die Lappen der Ohren. Der Wind fegt die Kälte

Straße ohne Ende gekommen! a See, dort, e der anderen Seite es Hügel, die geht das Tal des Flusses wirft Staub. Es ist noch Wind Winter und Christine sich Gewächshaus in seiner Jacke aus Kunststoff, sie schließt der Kragen mit seiner rechten Hand, während sie seine Hand drückt links in die Gesäßtasche der Hose.

Es gibt so viele Schweigen beabsichtigt Geräusche klingen auf seinen Fersen
allen Labyrinth Parkplätze, auf allen Mauern der großen

Gebäude und auch der Keller bis zum Boden. Mai das ist vielleicht der Kälte, die verhindert, dass etwas anderes zu hören. Seinen Fersen rütteln auf Zement des Bürgersteigs, indem sie ein Geräusch aus Metall, stark betont, die klingt sehr nach innen e seinem Körper, in seinem Kopf.

Während sie gehen, von Zeit zu Zeit will sie sich, in den Fenstern von Lieferwagen erlassen, oder in den Rückspiegel außerhalb der großen Lastwagen. Will sie sich mit ein wenig Angst, in ein wenig Neigung des Kopfes, der Augen Gefaltete. In den kleinen Spiegel konvex, als mitten in einem blauen Dunst sieht sie dann seine Silhouette schwarz-weiß, die vorher als tanzend, lange Beine, lange Arme, Körper erweitert den Hüften, und lachenden Gesicht an der Spitze Splintlöcher umgeben von seinen goldenen Haar. Dann wächst das Gesicht, größer, bis sich ein wenig deformer, lange Nase, schwarzen Augen entlassen wie ein Fisch, Farbe Kirsche, der Mund lächelt und zeigt

seine Zähne sehr weiß. Früher hätte Christine lachte jedes Mal,

vor seinem Spiegelbild verzerrt. Aber jetzt Angst zu stark ist, und will sie wieder ihr wahres Gesicht, seinen realen Körper, aus dem Bild gotesque, wobei die Augen, wenn er über den Spiegel.

Sie weiß nicht, warum sie so sehr, sich zu sehen. Es ist innen von ihr, das Hand und ist fast schlecht, und wenn sie ging lange auf die Straße, ohne etwas anderes zu finden, dass ihr Spiegelbild grau in den

vrai miroir, n'importe où, dans une entrée d'immeuble, dans les toilettes d'un bar, devant un salon de coiffure. Elle va à lui, elle s'arrête, et elle se regarde longuement, avidement, sans bouger, presque sans respirer, ses yeux fixés dans les yeux de l'autre, jusqu'au vertige.

On ne voit pas le soleil à cause des nuages gris, mais Christine sent qu'il doit être tard. La nuit va venir maintenant, pas trop vite, en remontant le long de la vallée du fleuve avec le vent. Mais Christine ne veut pas rentrer chez elle. Chez elle, c'est l'appartement aux murs étroits tachés, avec l'odeur lourde de la cuisine qui l'écoeure, avec le bruit du poste de télévision, avec les cris des voisins, avec les bruits de la vaisselle, les bruits qui résonnent dans les escaliers de ciment, la porte de l'ascenseur qui grince et cogne, d'étage en étage. Christine pense à son père aussi, à son père assis devant le poste de télévision, les joues mal rasées, les cheveux hirsutes; elle pense à sa sœur cadette, à son visage pâle aux yeux cernés, à son regard sournois de petite fille de dix ans. Elle pense à elle si fort qu'elle fronce les saucils et qu'elle murmure quelques mots, sans bien savoir quoi, une insulte peut-être, ou bien seulement, comme cela, „Va-t'en!“. Elle pense aussi à sa mère, avec son visage fatigué, ses cheveux teints, ses membres et son ventre lourd, son silence lourd aussi, comme s'il y avait des tas de choses qui s'y étaient accumulées comme une mauvaise graisse.

Christine ne pense pas vraiment à tout cela, mais elle le perçoit, très vite, images, odeurs, sons qui se bousculent avec tellement de force et de précipitation que cela occulte un instant le paysage des grands parkings et des murs aux trois cents fenêtres identiques. Alors elle s'arrête, elle ferme les yeux, devant ce pays de trop grande blancheur, cette nappe de sel, de neige.

Le vent froid le reprend. Devant elle, en bas de l'immeuble géant, il y a le Mill Bar. C'est là que Christine aime bien aller, pour faire passer le temps, quand elle sort de l'école, avant de rentrer dans l'appartement étroit où il y a son père, sa mère silencieuse, et le regard sournois de sa sœur. Elle monte les marches gaiement, elle pousse la porte de verre, et elle sent avec plaisir l'odeur qu'elle aime, l'odeur de vanille, de café, de cigarette. Aujourd'hui, il n'y a personne dans le Milk Bar.

Tout le monde est allé se promener en ville, au bord de la mer, ou bien en moto dans la montagne. Il n'y a que le patron du Milk Bar, un gros homme avec

Schaufenstern oder verzerrt sein Gesicht in den Rückspiegeln der Autos, sucht sie einen Spiegel, einen wahren Spiegel, egal wo in einem Eingang eines Gebäudes, in der Toilette einer Bar, einem Aufenthaltsraum Friseurdienste. Sie geht zu ihm, sie wird, und sie schaut sich lange, begierig, still, fast ohne zu atmen, seine Augen, die in den Augen auf der anderen, bis zum Schwindel.

Man sieht nicht die Sonne durch die Wolken grau, aber glaubt Christine Es ist spät. Die Nacht wird kommen jetzt nicht zu schnell, in der Ferne entlang der Senke des Flusses mit dem Wind. Christine aber nicht will nicht nach Hause gehen. Bei ihr ist die Wohnung an den Wänden étroits Fleckige, mit dem schweren Geruch in der Küche, der empört, mit dem Lärm des Fernsehgeräts, die Schreie der Nachbarn, mit den Tönen der Geschirr, Geräusche, die Resonanz auf der Treppe von Zement, Tür der Aufzug quietscht und hart, in der Etage Etage. Christine denkt an seinen Vater auch zu seinem Vater sitzt vor dem TV-Gerät, Backen schlecht rasiert, die Haare struppig, sie denkt an ihre jüngere Schwester, ihr blasses Gesicht, die Augen betroffen, in den Blick heimtückisch kleiner Mädchen von zehn Jahren. Sie denkt an sie so stark, dass sie und runzelt die saucils sie murmelte einige Worte, ohne genau zu wissen, was eine Beleidigung kann oder seulement, wie, "Va-t'en!". Sie denkt, auch seine Mutter, mit seinem Gesicht müde, die Haare gefärbt, die Mitgliedstaaten und ihren Bauch schwer, so schwer sein Schweigen, als ob hatte viele Dinge, die sich angesammelt wurden.

Christine glaube nicht wirklich an alles, aber sie erhält, sehr schnell, Bilder, Gerüche, Klänge, die sich drängeln, mit so Kraft und Eile, daß es einen Moment lang die geheimnisvolle Landschaft große Parkplätze und die Wände der drei Cent Fenster identisch. Dann stoppt sie die Augen vor diesem Land zu viel Weiß, diese Schicht mit Salz, Schnee.

Der Wind wird die Kälte. Vor ihr, am unteren Rand des riesigen Gebäudes, es gibt die Bar Mill. Dort Christine gerne gehen, um die Zeit, wenn es der Schule, bevor Sie sich in der engen Wohnung, wo es der Vater, die Mutter still, und der Blick von der sich heimtückisch auf. Sie steigt die Stufen freundlich, drückt sie die Tür aus Glas, und sie glaubt freuen sie mag den Geruch, den Geruch Vanille, Kaffee, Zigarette. Heute gibt es keine Person in der Milk Bar.

des lunettes, qui est assis derrière le comptoir et qui lit le journal. Il est penché sur le journal, et il lit chaque ligne avec tellement d'attention qu'il ne prête même pas garde à Christine quand elle entre, et qu'elle s'assoit près de la fenêtre à une table de matière plastique.

Qu'est-ce qu'il peut lire avec une pareille attention? Mais Christine n'y pense même pas, ça lui est égal. Elle aime bien être assise là, les deux coudes sur la table de plastique, à regarder dehors, à travers la vitre.

Maintenant, la nuit est en train de tomber. Dans la rue vide, sous le ciel gris, l'ombre avance lentement, s'installe. De temps en temps, il y a quelqu'un qui passe, à pied, et qui regarde vers l'intérieur du Milk Bar, puis continue sa route. Christine voudrait bien savoir l'heure, mais elle n'ose pas la demander au patron qui continue à lire son journal mot par mot, comme s'il n'arrivait pas à comprendre ce qu'il lisait.

Et puis Cathie est passée devant le Milk Bar, et elle a reconnu Christine. Elle a fait de grands gestes, et elle est entrée en trombe dans le café, en parlant si fort que le patron s'est même réveillé. Cathie est plus grande et plus forte que Christine, avec un visage plein de taches de rousseur et des cheveux noirs frisés. Elle est plus âgée aussi, elle doit avoir seize ou dix-sept ans, mais Christine réussit à avoir l'air d'être du même âge, à cause de ses vêtements, des talons hauts, et du fard. Le patron du Milk Bar s'est levé de son tabouret et il est venu devant les jeunes filles:

„Qu'est-ce que vous prenez ?“

„Un café noir“, dit Cathie.

„Et un crème pour moi“, dit Christine.

Le patron les a regardées encore, attendant qu'elles disent autre chose. Puis il a grommelé:

„Bon, mais je vais fermer dans dix minutes.“

Cathie est toujours comme ça: elle parle trop, trop vite, en faisant trop de gestes, et ça saoule un peu Christine, surtout qu'elle n'a pas mangé depuis ce matin, et qu'elle a marché toute la journée dehors, dans les espaces vides, le long des places, au bord de la mer. Et puis Cathie dit du mal de tout le monde, c'est une véritable langue de vipère, et ça aussi, ça fait tourner la tête, comme un manège qui va trop vite.

Heureusement qu'il fait nuit dehors, maintenant. En

Jeder ging spazieren in der Stadt, am Meer oder mit dem Motorrad in die Berge. Es gibt nur der Chef des Milk Bar, ein großer Mann mit Brille, die hinter der Theke und liest die Zeitung. Es wird sich auf die Zeitung, und es liest jede Zeile mit soviel Aufmerksamkeit, dass nicht einmal bereit hält Christine wenn es, und sie sitzt am Fenster in einem Kunststoff.

Was kann eine solche Aufmerksamkeit? Christine gibt aber denke auch nicht, es ihm gleich. Sie mag dabei sitzen dort die beiden Ellenbogen auf dem Tisch aus Kunststoff, heraus zu schauen, durch die Glasscheibe.

Jetzt, in der Nacht ist dabei fallen. In der leeren Straße, unter dem grauen Himmel, im Schatten voraus langsam sich. Von Zeit zu Zeit gibt es jemand, der zu Fuß, und die schaut in das Innere des Milk Bar, dann zieht weiter. Christine möchte wissen, die Zeit, aber sie traut sich nicht, den Chef, der seine Zeitung zu lesen, Wort für Wort, als ob sie nicht verstanden, was er las.

Cathie und dann ist vor dem Milk Bar, und sie hat erkannt, Christine. Es hat großen Gesten, und sie ist in tromba im CAE, spricht so laut, dass der Chef sich selbst aufgewacht. Cathie wird größer und stärker als Christine, mit einem Gesicht voller Sommersprossen und lockiges schwarzes Haar. Sie ist auch älter, müssen sie sechzehn oder siebzehn Jahre alt, aber Christine haben erfolgreich zu sein gleichen Alters, wegen ihrer Kleidung, High Heels, und Schminke. Der Chef des Milk Bar stieg von Schemel und so kam es bei den Mädchen:

"Was nimmst du?"

"Kaffee schwarz", sagt Cathie.

"Und eine Creme für mich", sagt Christine.

Der Chef hat regadées noch, bis sie sagen etwas anderes. Dann hat er mault:

"Gut, aber ich werde in zehn Minuten zu schließen." Cathie ist immer so: sie spricht zu viel, zu schnell durch zu führen, und das ein wenig betrunken Christine, vor allem, dass sie nicht gegessen seit heute Morgen, und ging den ganzen Tag draußen, es in den leeren, an den Plätzen, am Meer Und dann sagt Cathie schwer aus der ganzen Welt, ist eine echte Sprache Viper, und das auch, das macht den

<p>dépit de son avertissement, le patron du Milk Bar ne semble pas avoir envie de fermer tout de suite. Il lit toujours son journal, mais avec moins d'attention, en relevant souvent la tête pour regarder les filles. Christine jette un coup d'oeil de son côté, et elle surprend son regard brillant attaché sur elle. Elle rougit, et elle tourne la tête brusquement vers la vitre.</p> <p>„Viens!“ dit-elle soudain à Cathie. „On s'en va!“</p> <p>Et sans attendre, elle paie le café-crème sur la table de plastique, et elle so. Cathie la rejoint au bas de l'escalier.</p> <p>„Qu'est-ce que tu as? Tu veux rentrer?“</p> <p>„Non, rien“, dit Christine. Mais maintenant qu'elle est dehors, elle se rend compte qu'il faut penser à nouveau à l'appartement au mur taché, à la télévision qui parle toute seule, au visage buté de son père, au corps fatigué de sa mère, au regard de sa soeur.</p> <p>„Bon, allez, salut, moi je vais rentrer“, dit Cathie. Elle a l'air de s'ennuyer tout à coup. Christine voudrait bien la retenir, elle fait un geste.</p> <p>„Ecoute, est-ce que...“</p> <p>Mais elle ne sait pas quoi dire. La nuit est froide, le vent souffle. Cathie relève le col de sa veste bleue, et elle fait un geste de la main, et elle s'en va en courant. Christine la regarde entrer dans l'immeuble en face, allumer la minuterie. Elle attend un instant devant une porte du rez-de-chaussée, puis la porte s'ouvre, se referme. Cathie a disparu.</p> <p>Christine fait quelques pas dans la rue, jusqu'à l'angle du parking. Elle s'abrite contre le mur, dans une tache d'ombre. Le froid de la nuit la fait frissonner, après la chaleur parfumée du Milk Bar. Devant elle, le ciel gris est devenu rose et luminescent du côté de la ville, avec la barre lourde qui traîne encore au-dessus des cheminées de l'usine de crémation. Il n'y a pas de bruit, c'est-à-dire, pas de bruit signifiant. Seulement le grondement sourd des autos et des camions, là-bas, sur le pont de l'autoroute, et les bruits des hommes et des enfants dans les appartements, ou les voix nasillardes des postes de télévision.</p>	<p>Kopf drehen, wie ein Karussell ui zu schnell. Glück, dass es nacht heraus, jetzt. Trotz seiner Warnung, der Chef des Milk Bar scheint keine Lust zu schließen sich an. Er liest immer san Zeitung, aber weniger Beachtung schenken, im Rahmen häufig den Kopf, um die Mädchen. Christine wirft einen Blick auf seiner Seite, und sie überrascht sein Blick auf sie glänzend gebunden. Sie errötet und sie dreht den Kopf kurz in Richtung Fenster.</p> <p>"Komm her!", Sagt sie plötzlich Cathie. "Es geht!" Und ohne zu warten, so zahlt der Kaffee-Creme auf den Tisch aus Kunststoff, und sie so. Cathie die sich am unteren Ende der Treppe.</p> <p>"Was hast du? Willst du wieder? "</p> <p>"Nein, nichts", sagt Christine. Jetzt, wo sie draußen ist, sie sich bewusst, dass wir unser Denken wieder in die Wohnung an die Wand verschmutzt, Fernsehen spricht allein Anschlag auf das Gesicht seines Vaters, des Körpers müde von seiner Mutter, den neben ihrer Schwester.</p> <p>"Gut, gehen Sie, hallo, ich werde mich wieder", sagt Cathie. Er hat die Luft, sich plötzlich. Christine möchte auch festhalten, sie ist eine Geste.</p> <p>"Schau, was ist ..."</p> <p>Aber sie weiß nicht, was zu sagen. Die Nacht ist kalt, der Wind weht. Cathie unter den Kragen seiner Jacke blau, und sie ist eine Geste der Hand, und es geht laufen. Christine schaut in das Gebäude vor, das Einschalten des Timers. Sie wartet einen Moment vor der Tür Erdgeschoss, dann öffnet sich die Tür, schließt sich. Cathie verschwand.</p> <p>Christine etwas nicht auf der Straße, bis zu der Ecke des Parkplatzes. Die Eintragung gegen die Wand, in einen Schatten. Kälte in der Nacht tut gruseln, duftend nach der Hitze des Milk Bar. Vor sich, der Himmel ist grau und rosa Hintergrundbeleuchtung auf der Seite der Stadt mit der Symbolleiste, die schwer wieder zurück über den Schornsteinen der Krematorien Werk. Es gibt keinen Lärm, dh, kein Lärm bedeutet. Nur das dumpfe Grollen von Autos und Lastwagen, dort über die Brücke der Autobahn, und die Töne der Männer und Kinder in den Wohnungen, oder die Stimmen nasillardes Positionen Fernsehen.</p> <p>Sie will nicht wieder bei seinen Eltern, noch nicht.</p>
--	--

Elle ne veut pas rentrer chez ses parents, pas encore. Elle veut rester là, immobile, le dos appuyé contre le mur froid, à regarder la nuit, le ciel gris et vague, les grands murs blancs où les centaines de fenêtres sont éclairées. Et les autos immobiles dans le parking, sous les taches des réverbères, les camions arrêtés dans la rue, les lumières de la ville qui s'allument comme des étoiles ternes. Elle veut écouter les bruits confus de la vie dans les appartements, les écouter tous à la fois, et sentir le froid de la nuit. Elle reste longtemps comme cela, immobile contre le mur, jusqu'à ce que le froid ankylose ses jambes, ses bras, ses épaules. Les gouttes d'humidité luisent sur sa veste de plastique blanc, sur ses bottes.

Alors elle recommence à marcher, dans les rues vides, en faisant le tour des blocs d'immeubles. Elle ne sait pas trop où elle va. D'abord vers le bâtiment de l'école, puis elle traverse le petit jardin d'enfants en contrebas de la route, et elle remonte les ruelles où il y a les petites maisons délabrées dans leurs jardins pelés. Elle fait aboyer les roquets contre les grilles, et il y a des chats noirs qui courent sous les voitures arrêtées, devant elle.

Quand elle retrouve les blocs des immeubles, pareils à des géants debout au milieu des terrains et des parkings, elle sent de nouveau la lumière froide et humide des réverbères, et ça la fait frissonner.

Alors le bruit des motocyclettes vient très vite vers elle. Elle l'entend éclater entre les immeubles, sans savoir d'où il vient exactement. Où aller? Christine voudrait se cacher, parce qu'elle est debout au milieu de la grand rue, et que la lumière des réverbères l'éclaire brutalement. Elle se met à courir vers l'immeuble le plus proche, et elle se plaque le dos au mur à l'instant où le groupe des motards passe à toute allure dans la rue. Ils sont six ou sept, masqués par leurs casques, vêtus de vinyle noir, avec des motos Trial pleines de boue. Christine les regarde tourner au carrefour, elle écoute le bruit des moteurs qui s'éloigne, qui s'éteint.

Tout à coup, elle sent la peur. Elle ne sait pas bien de quoi elle a peur, mais c'est là, en elle, comme un frisson, et aussi autour d'elle, dans le silence des grandes rues vides, des immeubles géants aux centaines, aux milliers de fenêtres, dans la lumière des réverbères, dans le vent froid qui remonte le long de la vallée en portant l'odeur âcre des fumées et la rumeur de l'autoroute. C'est une peur étrange, imprécise, qui serre la gorge de Christine et mouille de sueur son dos et ses paumes, malgré le froid.

Sie will dort bleiben, ruhig, den Rücken gegen die Wand gedrückt Kälte der Nacht zu sehen, der Himmel grau und Welle, die großen weißen Wänden, wo Hunderte von Fenstern beleuchtet. Und ruhige Auto auf dem Parkplatz unter den Flecken und Laternen, die Lastwagen auf der Straße festgenommen, die Lichter der Stadt leuchten wie die Sterne getragen. Sie will hören Geräusche verwirrt über das Leben in Wohnungen, hören alle auf einmal, und glauben, die Kälte der Nacht. Es bleibt wie es lange ruhig gegen die Wand, bis die Kälte Ankylose seine Beine, seine Arme, seine Schultern. Tropfen Feuchtigkeit leuchten auf, seine Jacke aus Kunststoff, auf die Stiefel.

Dann gehen sie wieder in den leeren Straßen, wobei die Fahrt Blöcke von Gebäuden. Sie weiß nicht, wo sie zu. Zuerst in das Gebäude der Schule, und sie durch die kleinen Kinder etwas abgelegt von der Strasse, und die Gassen geht, wo es die auffälligen Häuser in ihren Gärten geschält. Sie bellen Raketen gegen die Gitter, und es gibt schwarze Katzen, die laufen unter den Autos erlassen, vor ihr.

Wenn sie sich die Blöcke der Gebäude, gleich Riesen stand in der Mitte von Grundstücken und Parkplätzen, sie glaubt wieder Kaltlicht und feucht und Laternen, und das tut sie erschauern.

Dann ist der Lärm von Motorrädern kommt sehr schnell zu ihr. Sie will man zwischen den Gebäuden, ohne zu wissen, woher er kommt genau. Wohin gehen? Christine möchte sich zu verstecken, denn sie steht in der Mitte der Hauptstraße, und das Licht der Laternen beleuchtet die brutal. Beginnt zu laufen, in dem Gebäude am nächsten, und sie die Platte mit dem Rücken zur Wand in dem Augenblick, in dem die Gruppe der Motorradfahrer geht in voller Fahrt auf der Straße. Sie sind sechs oder sieben, maskiert mit ihren Helmen, gekleidet in schwarzem Vinyl mit Motorrad Trial voller Schlamm. Christine betrachtet biegen an der Kreuzung, sie hört die Geräusche der Motoren, die sich, die Anzeige erlischt. Plötzlich spürt sie die Angst. Sie weiß nicht genau, wovon sie hat Angst, aber das ist in ihr, wie ein Schauer, und auch um sie herum, in der Stille der großen leeren Straßen, Gebäude Riesen zu den Hunderten, zu Tausenden von Fenstern, im Licht der Laternen, in den Wind, die Kälte geht entlang dem Tal mit dem Geruch von Rauch und bitter das Gerücht von der Autobahn entfernt. Es ist eine merkwürdige Angst, ungenau, die Treibhausgasemissionen der Schlucht von Christine und nass von Schweiß den Rücken und seine

Elle marche vite maintenant, en essayant de ne penser à rien. Pourtant, soudain, elle se souvient du regard aigu du patron du Milk Bar, et son cœur se met à battre plus vite, comme si elle sentait encore ce regard sur elle, en train de l'épier, dans l'ombre. Peut-être est-il là, vraiment. Elle se souvient qu'il allait fermer sa boutique, et il l'a regardée après qu'elle est sortie du Milk Bar, quand elle était debout dans la rue.

Et tout d'un coup, à nouveau, les motards sont là. Cette fois, elle ne les a pas entendus venir, ils sont arrivés en même temps que le bruit de leurs motos. Peut-être qu'ils sont venus à petite vitesse, en tournant et en zigzaguant à l'intérieur du parking de l'immeuble, en se faufilant entre les autos arrêtées, pour la surprendre.

Maintenant, Christine est immobile dans le parking, sous la lumière jaune du réverbère qui brille sur ses cheveux blonds, sur sa veste de plastique blanc et sur ses bottes, tandis que les motos tournent lentement autour d'elle. Les motards ont leurs visages masqués par la visière de leurs casques, et aucun d'eux ne semble la regarder, mais simplement ils tournent autour d'elle, en donnant de petits coups d'accélérateur qui font tressauter leurs motos, et bouger la lumière de leurs phares et de leurs feux rouges. A mesure qu'ils tournent, ils rétrécissent leur cercle, et maintenant, ils passent si près d'elle qu'elle peut sentir le souffle chaud des pots d'échappement. Christine reste figée sur place, le cœur battant, les jambes toutes faibles. Elle regarde autour d'elle, vers les grands immeubles, mais les murs sont si hauts, et il y a tellement de fenêtres éclairées, et sur le grand parking, il y a tellement d'autos arrêtées, aux carrosseries pleines de reflets! Le bruit lent et profond des motos qui tournent fait vibrer le sol, fait vibrer tout son corps, emplir sa tête. Elle sent ses jambes trembler sous elle, et une sorte de vertige s'empare d'elle. Alors, soudain, avec un cri, elle s'élance en avant et elle se met à courir aussi vite qu'elle peut, droit devant elle, à travers le parking.

Handflächen, trotz der Kälte.

Sie geht jetzt schnell, indem er versucht, denkt an nichts. Doch plötzlich, sie erinnert sich noch genau vom Chef des Milk Bar, und sein Herz beginnt zu schlagen schneller, als ob sie noch fühlte sie diesen Blick auf, in der Erspähen, in den Schatten. Vielleicht ist es hier, wirklich. Sie erinnert sich, dass er seinen Laden schließen, und er hat gesehen, dass sie nach Verlassen des Milk Bar, wo sie stand auf der Straße.

Und plötzlich wieder, die Motorradfahrer sind. Dieses Mal, sie hat sie nicht gehört, zu kommen, sie sind gleichzeitig mit dem Ton ihrer Motorräder. Vielleicht kamen zu kleine Geschwindigkeit, durch Drehen und Zickzack in den Parkplatz des Gebäudes, in hindurchzuschlüpfen zwischen Autos erlassen, die für Überraschungen sorgen.

Viele, Christine steht auf dem Parkplatz unter der gelbes Licht der Lampe leuchtet auf, die ihre blonden Haare, seine Jacke aus Kunststoff und Stahl, während die Motorräder drehen langsam um sie herum. Motorradfahrer haben ihre Gesichter verdeckt durch das Visier der Kopfhörer, und keiner von ihnen scheint zu betrachten, sondern sie drehen sich um sie, indem sie kleine Impulse, die ihre Motorräder tressauter, Licht und Bewegung der Scheinwerfer und der Ampel. In dem Maße, dass sie sich drehen, sie schrumpfen ihres Kreises, und jetzt, wenn sie nahe, dass sie kann den heißen Atem der Auspuffanlagen. Christine festgehalten vor Ort, das Herz schlug, die Beine alle schwach. Sie schaut, um sie zu den großen Gebäuden, aber dumm, wenn die Wände hoch, und es gibt so viele Fenster beleuchtet, und auf dem großen Parkplatz, es gibt so viele Autos erlassen, die Karosserien voller Reflexionen! Lärm langsam und tief Motorräder welche vibriert der Boden vibriert ganzen Körper, seinen Kopf emplit. Sie spürt seine Beine unter ihm zittern und eine Art von Schwindel und erobert sie. Dann plötzlich, mit einem Schrei, sie stürzt sich vor und beginnt zu laufen, so schnell sie kann, ihr Recht vor, über den Parkplatz.